— Votre épée.

Le roi tira son épée et la brisa sur son genou.

En ce moment un cheval sans cavalier, ruisselant d'écume, l'œil en flamme, les naseaux ouverts, accourut, et, reconnaissant son maître, s'arrêta près de lui en hennissant de joie.

C'était Arthus.

Le roi sourit, le flatta de la main et se mit légèrement en selle.

— Allons, messieurs, dit-il, conduisez-moi où vous voudrez.

Puis se retournant vivement.

— Attendez, dit-il, il m'a semblé voir remuer de Winter; s'il vit encore, par ce que vous avez de plus sacré, n'abandonnez pas ce noble gentilhomme.

— Oh! soyez tranquille, roi Charles, dit Mordaunt, la balle a traversé le cœur.

— Ne soufflez pas un mot, ne faites pas un geste, ne risquez pas un regard pour moi ni Porthos, dit d'Artagnan à Athos et à Aramis, car milady n'est pas morte, et son âme vit dans le corps de ce démon!

Et le détachement s'achemina vers la ville, emmenant sa royale capture.

Mais, à moitié chemin, un aide de camp du général Cromwell apporta l'ordre au colonel Thomlison de conduire le roi à Holdenby-Castle.

En même temps, les courriers partaient dans toutes les directions pour annoncer à l'Angleterre et à toute l'Europe que le roi Charles Stuart était prisonnier du général Olivier Cromwell.

Les Ecossais regardaient tout cela le mousquet au pied et la claymore au fourreau.

CHAPITRE XV.

OLIVIER CROMWELL.

— Venez-vous chez le général? dit Mordaunt à d'Artagnan et à Porthos, vous savez qu'il vous a mandés après l'action.

— Nous allons d'abord mettre nos prisonniers en lieu de sûreté, dit d'Artagnan à Mordaunt. Savez-vous, monsieur, que ces gentilshommes valent chacun plus de quinze cents pistoles?

— Oh! soyez tranquilles, dit Mordaunt en les regardant d'un œil dont il essayait en vain de réprimer la férocité, mes cavaliers les garderont, et les garderont bien; je vous réponds d'eux.

— Je les garderai encore mieux moi-même, reprit d'Artagnan; d'ailleurs, que faut-il? une bonne chambre avec des sentinelles, ou leur simple parole qu'ils ne chercheront pas à fuir. Je vais mettre ordre à cela, puis nous aurons l'honneur de nous présenter chez le général et de lui demander ses ordres pour Son Eminence.

— Vous comptez donc partir bientôt? demanda Mordaunt.

— Notre mission est finie, et rien ne nous retient plus en Angleterre, que le bon plaisir du grand homme près duquel nous avons été envoyés.

Le jeune homme se mordit les lèvres, et, se penchant à l'oreille du sergent:

— Vous suivrez ces hommes, lui dit-il, vous ne les perdrez pas de vue, et, quand vous saurez où ils sont logés, vous reviendrez m'attendre à la porte de la ville.

Le sergent fit signe qu'il serait obéi.

Alors, au lieu de suivre le gros des prisonniers qu'on ramenait dans la ville, Mordaunt se dirigea vers la colline d'où Cromwell avait regardé la bataille et où il venait de faire dresser sa tente.

Cromwell avait défendu qu'on laissât pénétrer personne près de lui; mais la sentinelle, qui connaissait Mordaunt pour un des confidents les plus intimes du général, pensa que la défense ne regardait point le jeune homme.

Mordaunt écarta donc la toile de la tente, et vit Cromwell assis devant une table, la tête cachée entre ses deux mains; en outre, il lui tournait le dos.

Soit qu'il entendît ou non le bruit que fit Mordaunt en entrant, Cromwell ne se retourna point.

Mordaunt resta debout près de la porte.

Enfin, au bout d'un instant, Cromwell releva son front appesanti, et, comme s'il eût senti instinctivement que quelqu'un était là, il tourna lentement la tête.

— J'avais dit que je voulais être seul! s'écria-t-il en voyant le jeune homme.

— On n'a pas cru que cette défense me regardât, monsieur, dit Mordaunt; cependant, si vous l'ordonnez, je suis prêt à sortir.

— Ah! c'est vous, Mordaunt? dit Cromwell, éclaircissant, comme par la force de sa volonté, le voile qui couvrait ses yeux; puisque vous voilà, c'est bien, restez.

— Je vous apporte mes félicitations

— Vos félicitations! et de quoi?

— De la prise de Charles Stuart. Vous êtes le maître de l'Angleterre, maintenant.

— Je l'étais bien mieux il y a deux heures, dit Cromwell.

— Comment cela, général?

— L'Angleterre avait besoin de moi pour prendre le tyran, maintenant le tyran est pris. L'avez-vous vu?

— Oui, monsieur, dit Mordaunt.

— Quelle attitude a-t-il?

Mordaunt hésita, mais la vérité sembla sortir de force de ses lèvres.

— Calme et digne, dit-il.

— Qu'a-t-il dit?

— Quelques paroles d'adieu à ses amis.

— A ses amis! murmura Cromwell; il a donc des amis, lui?

Puis tout haut:

— S'est-il défendu?

— Non, monsieur, il a été abandonné de tous, excepté de trois ou quatre hommes; il n'y avait donc pas moyen de se défendre.

— A qui a-t-il rendu son épée?

— Il ne l'a pas rendue, il l'a brisée.

— Il a bien fait; mais, au lieu de la briser, il eût mieux fait encore de s'en servir avec plus d'avantage.

Il y eut un instant de silence.

— Le colonel du régiment qui servait d'escorte au roi, à Charles, a été tué, ce me semble? dit Cromwell en regardant fixement Mordaunt.

— Oui, monsieur.

— Par qui? demanda Cromwell.

— Par moi.

— Comment se nommait-il?

— Lord de Winter.

— Votre oncle! s'écria Cromwell.

— Mon oncle! reprit Mordaunt; les traîtres à l'Angleterre ne sont pas de ma famille.

Cromwell resta un instant pensif, regardant ce jeune homme.

Puis, avec cette profonde mélancolie que peint si bien Shakspeare:

— Mordaunt, lui dit-il, vous êtes un terrible serviteur.

— Quand le Seigneur ordonne, dit Mordaunt, il n'y a pas à marchander avec ses ordres. Abraham a levé le couteau sur Isaac, et Isaac était son fils.

— Oui, dit Cromwell, mais le Seigneur n'a pas laissé s'accomplir le sacrifice.

— J'ai regardé autour de moi, dit Mordaunt, et je n'ai vu ni bouc ni chevreau arrêté dans les buissons de la plaine.

Cromwell s'inclina.

— Vous êtes fort parmi les forts, Mordaunt, dit-il. Et les Français, comment se sont-ils conduits?

— En gens de cœur, monsieur, dit Mordaunt.

— Oui, oui, murmura Cromwell, les Français se battent, et, en effet, si ma lunette est bonne, il me semble que je les ai vus au premier rang.

— Ils y étaient, dit Mordaunt.

— Après vous, cependant, dit Cromwell.

— C'est la faute de leurs chevaux et non la leur.

Il se fit encore un moment de silence.

— Et les Ecossais? demanda Cromwell.

— Ils ont tenu leur parole, dit Mordaunt, et n'ont pas bougé.

— Les misérables! murmura Cromwell.

— Leurs officiers demandent à vous voir, monsieur.

— Je n'ai pas le temps. Les a-t-on payés?

— Cette nuit.

— Qu'ils partent, alors, qu'ils retournent dans leurs montagnes, qu'ils y cachent leur honte, si leurs montagnes sont assez hautes pour cela; je n'ai plus affaire à eux, ni eux à moi. Et maintenant, allez, Mordaunt.

— Avant de m'en aller, dit Mordaunt, j'ai quelques questions à vous adresser, monsieur, et une demande à vous faire, mon maître.

— A moi?

Mordaunt s'inclina.

— Je viens à vous, mon héros, mon protecteur, mon père, et je vous dis: Maître, êtes-vous content de moi?

Cromwell le regarda avec étonnement.

Le jeune homme demeura impassible.

— Oui, dit Cromwell, vous avez fait, depuis que je vous connais, non-seulement votre devoir, mais encore plus que votre devoir, vous avez été fidèle ami, adroit négociateur, bon soldat.

— Avez-vous souvenir, monsieur, que c'est moi qui ai eu la première idée de traiter avec les Ecossais de leur roi?

— Oui, la pensée vient de vous, c'est vrai; je ne poussait pas encore le mépris des hommes jusque-là.

— Ai-je été bon ambassadeur en France?

— Oui, et vous avez obtenu de Mazarin ce que je demandais.

— Ai-je combattu toujours ardemment pour votre gloire et vos intérêts?

— Trop ardemment peut-être, c'est ce que je vous reprochais tout à l'heure. Mais où voulez-vous en venir, avec toutes vos questions?

— A vous dire, milord, que le moment est venu ou vous pouvez d'un mot récompenser tous mes services.

— Ah! fit Olivier avec un léger mouvement de dédain, c'est vrai, j'oubliais que tout service mérite sa récompense, que vous m'avez servi et que vous n'êtes pas encore récompensé.

— Monsieur, je puis l'être à l'instant même, et au delà de mes souhaits.

— Comment cela?

— J'ai le prix sous la main, je le tiens presque.

— Et quel est ce prix? demanda Cromwell, vous a-t-on

Olivier Cromwell.

offert de l'or? Demandez-vous un grade? Désirez-vous un gouvernement?

— Monsieur, m'accorderez-vous ma demande?

— Voyons ce qu'elle est d'abord.

— Monsieur, lorsque vous m'avez dit: Vous allez accomplir un ordre, vous ai-je jamais répondu: Voyons cet ordre?

— Si cependant votre désir était impossible à réaliser?

— Lorsque vous avez eu un désir et que vous m'avez chargé de son accomplissement, vous ai-je jamais répondu: C'est impossible?

— Mais une demande formulée avec tant de préparation...

— Ah! soyez tranquille, monsieur, dit Mordaunt avec une sombre expression, elle ne vous ruinera pas.

— Eh bien! donc, dit Cromwell, je vous promets de faire droit à votre demande autant que la chose sera en mon pouvoir; demandez.

— Monsieur, répondit Mordaunt, on a fait ce matin deux prisonniers, je vous les demande.

— Ils ont donc offert une rançon considérable? dit Cromwell.

— Je les crois pauvres au contraire, monsieur.

— Mais ce sont donc des amis à vous?

— Oui, monsieur, s'écria Mordaunt, ce sont des amis à moi, de chers amis, et je donnerais ma vie pour la leur.

Et Mordaunt se jeta aux genoux de Cromwell.

— Bien, Mordaunt, dit Cromwell, reprenant, avec un certain mouvement de joie, meilleure opinion du jeune homme; bien, je te les donne, je ne veux pas même savoir qui ils sont; fais-en ce que tu voudras.

— Merci, monsieur, s'écria Mordaunt, merci! ma vie est désormais à vous, et, en la perdant, je vous serai encore redevable; merci, vous venez de me payer magnifiquement mes services.

Et il se jeta aux genoux de Cromwell, et, malgré les efforts du général puritain, qui ne voulait pas ou qui faisait semblant de ne pas vouloir se laisser rendre cet hommage presque royal, il prit sa main, qu'il baisa.

— Quoi! dit Cromwell l'arrêtant à son tour au moment où il se relevait, pas d'autres récompenses? pas d'or? pas de grades?

2 Paris. — Imp. de Edouard Blot rue St-Louis, 46

— Vous m'avez donné tout ce que vous pouviez me dondonner, milord, et, de ce jour, je vous tiens quitte du reste.

Et Mordaunt s'élança hors de la tente du général avec une joie qui débordait de son cœur et de ses yeux.

— Cromwell le suivit du regard.

— Il a tué son oncle! murmura-t-il; hélas! quels sont donc mes serviteurs? Peut-être celui-ci, qui ne me réclame rien, ou qui semble ne me rien réclamer, a-t-il plus demandé devant Dieu que ceux qui viendront réclamer l'or des provinces et le pain des malheureux; personne ne me sert pour rien. Charles, qui est mon prisonnier, a peut-être encore des amis, et moi je n'en ai pas.

Et il reprit en soupirant sa rêverie interrompue par Mordaunt.

CHAPITRE XVI.

LES GENTILSHOMMES

Pendant que Mordaunt s'acheminait vers la tente de Cromwell, d'Artagnan et Porthos ramenaient leurs prisonniers dans la maison qui leur avait été assignée pour logement à Newcastle.

La recommandation faite par Mordaunt au sergent n'avait point échappée au Gascon; aussi, avait-il recommandé de l'œil à Athos et à Aramis la plus sévère prudence.

Aramis et Athos avaient en conséquence marché silencieux près de leurs vainqueurs, ce qui ne leur avait pas été difficile, chacun ayant assez à faire de répondre à ses propres pensées.

Si jamais homme fut étonné, ce fut Mousqueton, lorsque, du seuil de la porte, il vit s'avancer les quatre amis suivis du sergent et d'une dizaine d'hommes.

Il se frotta les yeux, ne pouvant se décider à reconnaître Athos et Aramis; mais enfin force lui fut de se rendre à l'évidence.

Aussi allait-il se confondre en exclamations, lorsque Porthos lui imposa silence d'un de ces coups d'œil qui n'admettent pas de discussion.

Mousqueton resta collé le long de la porte, attendant l'explication d'une chose si étrange.

Ce qui le bouleversait surtout, c'est que les quatre amis avaient l'air de ne plus se connaître.

La maison dans laquelle d'Artagnan et Porthos conduisirent Athos et Aramis était celle qu'ils habitaient depuis la veille, et qui leur avait été donnée par le général Cromwell.

Elle faisait l'angle d'une rue, avait une espèce de jardin et des écuries en retour sur la rue voisine.

Les fenêtres du rez-de-chaussée, comme cela arrive souvent dans les petites villes de province, étaient grillées, de sorte qu'elles ressemblaient fort à celles d'une prison.

Les deux amis firent entrer les prisonniers devant eux et se tinrent sur le seuil, après avoir ordonné à Mousqueton de conduire les quatre chevaux à l'écurie.

— Pourquoi n'entrons-nous pas avec eux? dit Porthos.

— Parce qu'auparavant, répondit d'Artagnan, il faut voir ce que nous veulent le sergent et los huit ou dix hommes qui l'accompagnent.

Le sergent et les huit ou dix hommes s'établirent dans le petit jardin.

D'Artagnan leur demanda ce qu'ils désiraient et pourquoi ils se tenaient là.

— Nous avons reçu l'ordre, dit le sergent, de vous aider à garder vos prisonniers.

Il n'y avait rien à dire à cela, c'était au contraire une attention délicate dont il fallait avoir l'air de savoir gré à celui qui l'avait eue.

D'Artagnan remercia le sergent et lui donna une couronne pour boire à la santé du général Cromwell.

Le sergent lui répondit que les puritains ne buvaient point et mit la couronne dans sa poche.

— Ah! dit Porthos, quelle affreuse journée, mon cher d'Artagnan!

— Que dites-vous là, Porthos? vous appelez une affreuse journée celle dans laquelle nous avons retrouvé nos amis!

— Oui, mais dans quelle circonstance?

— Il est vrai que la conjoncture est embarrassante, dit d'Artagnan; mais n'importe, entrons chez eux, et tâchons de voir clair un peu dans notre position.

— Elle est fort embrouillée, dit Porthos, et je comprends maintenant pourquoi Aramis me recommandait si fort d'étrangler cet affreux Mordaunt.

— Silence donc, dit d'Artagnan, ne prononcez pas ce nom.

— Mais, dit Porthos, puisque je parle français et qu'ils sont Anglais!

D'Artagnan regarda Porthos avec cet air d'admiration qu'un homme raisonnable ne peut refuser aux énormités de tout genre.

Puis, comme Porthos, de son côté, le regardait sans rien comprendre à son étonnement, d'Artagnan le poussa en lui disant :

— Entrons.

Porthos entra le premier, d'Artagnan le second.

D'Artagnan referma soigneusement la porte et serra successivement les deux amis dans ses bras...

Athos était d'une tristesse mortelle.

Aramis regardait alternativement Porthos et d'Artagnan sans rien dire, mais son regard était si expressif, que d'Artagnan le comprit.

— Vous voulez savoir comment il se fait que nous sommes ici? Eh! mon Dieu! c'est bien facile à deviner. Mazarin nous a chargés d'apporter une lettre au général Cromwell.

— Mais comment vous trouvez-vous à côté de Mordaunt? dit Athos, de Mordaunt dont je vous avais dit de vous défier, d'Artagnan?

— Et que je vous avais recommandé d'étrangler, Porthos, dit Aramis.

— Toujours Mazarin. Cromwell l'avait envoyé à Mazarin; Mazarin nous a envoyés à Cromwell. Il y a de la fatalité dans tout cela.

— Oui, vous avez raison, d'Artagnan, une fatalité qui nous divise et qui nous perd. Ainsi, mon cher Aramis, n'en parlons plus, et préparons-nous à subir notre sort.

— Sang-Diou! parlons-en, au contraire, car il a été convenu une fois pour toutes que nous sommes toujours ensemble, quoique dans des causes opposées.

— Oh! oui, bien opposées, dit en souriant Athos; car ici, je vous le demande, quelle cause servez-vous? Ah! d'Artagnan, voyez à quoi le misérable Mazarin vous emploie. Savez-vous de quel crime vous vous êtes rendu coupable aujourd'hui? de la prise du roi, de son ignominie, de sa mort.

— Oh! oh! dit Porthos, croyez-vous?

— Vous exagérez, Athos, dit d'Artagnan, nous n'en sommes pas là.

— Eh! mon Dieu! nous y touchons, au contraire. Pourquoi arrête-t-on un roi? Quand on veut le respecter comme un maître, on ne l'achète pas comme un esclave. Croyez-vous que ce soit pour le remettre sur le trône que Cromwell l'a payé deux cent mille livres sterling? Amis, ils le tueront, soyez-en sûrs, et c'est encore le moindre crime qu'ils puissent commettre. Mieux vaut décapiter que souffleter son roi.

— Je ne vous dis pas non, et c'est possible après tout, dit d'Artagnan; mais que nous fait tout cela? Je suis ici, moi, parce que je suis soldat, parce que je sers mes maîtres, c'est-à-dire ceux qui me payent ma solde. J'ai fait serment d'obéir et j'obéis; mais vous, qui n'avez pas fait de serments, pourquoi êtes-vous ici, et quelle cause y servez-vous?

— La cause la plus sacrée qu'il y ait au monde, dit Athos, celle du malheur, de la royauté et de la religion. Un ami, une épouse, une fille, nous ont fait l'honneur de nous appeler à leur aide. Nous les avons servis selon nos faibles moyens, et Dieu nous tiendra compte de la volonté à défau du pouvoir. Vous pouvez penser d'une autre façon, d'Artagnan, envisager les choses d'une autre manière, mon ami, je ne vous en détourne pas, mais je vous blâme.

— Oh! oh! dit d'Artagnan, et que me fait au bout du compte que M. Cromwell, qui est Anglais, se révolte contre son roi, qui est Ecossais? Je suis Français, moi, toutes ces choses ne me regardent pas; pourquoi donc voudriez-vous m'en rendre responsable?

— Au fait! dit Porthos.

— Parce que tous les gentilshommes sont frères, parce que vous êtes gentilhomme, parce que les rois de tous les pays sont les premiers entre les gentilshommes, parce que la plèbe aveugle, ingrate et bête, prend toujours plaisir à abaisser ce qui lui est supérieur, et c'est vous, vous, d'Artagnan, l'homme de la vieille seigneurie, l'homme au beau nom, l'homme à la bonne épée, qui avez contribué à livrer un roi à des marchands de bière, à des tailleurs, à des charretiers! Ah! d'Artagnan, comme soldat, peut-être avez-vous fait votre devoir, mais, comme gentilhomme, vous êtes coupable, je vous le dis.

D'Artagnan mâchonnait une tige de fleur, ne répondait pas et se sentait mal à l'aise; car, lorsqu'il détournait son regard de celui d'Athos, il rencontrait celui d'Aramis.

— Et vous, Porthos, continua le comte comme s'il eût eu pitié de l'embarras de d'Artagnan, vous, le meilleur cœur, le meilleur ami, le meilleur soldat que je connaisse; vous, que votre âme faisait digne de naître sur les degrés d'un trône, et qui tôt ou tard serez récompensé par un roi intelligent; vous, mon cher Porthos, vous, gentilhomme par les mœurs, par les goûts et par le courage, vous êtes aussi coupable que d'Artagnan.

Porthos rougit, mais de plaisir plutôt que de confusion et cependant, baissant la tête comme s'il était fort humilié :

— Oui, oui, dit-il, je crois que vous avez raison, mon cher comte.

Athos se leva.

— Allons, dit-il en marchant à d'Artagnan et en lui tendant la main; allons, ne boudez pas, mon cher fils, car tout ce que je vous ai dit, je vous l'ai dit sinon avec la voix, du moins avec le cœur d'un père. Il m'eût été plus facile, croyez-moi, de vous remercier de m'avoir sauvé la vie et de ne pas vous toucher un seul mot de mes sentiments.

— Sans doute, sans doute, Athos, répondit d'Artagnan en lui serrant la main à son tour; mais c'est qu'aussi vous avez de diables de sentiments que tout le monde ne peut avoir. Qui va s'imaginer qu'un homme raisonnable va quitter sa maison, la France, son pupille, un jeune homme charmant, car nous l'avons vu au camp, pour courir, où? au